

Juste de Yabla

# Bamias

*Abandonné dès sa conception*



Du même auteur :

***CHUÈNDÈ WÀM MEKAREI,***

*Lectionnaire hebdomadaire en langue Makaa*

Paru dans le diocèse de Doumé-Abong-Mbang,  
version « Ad experimentum », octobre 2011.

À la Mini-imprimerie diocésaine (mission catholique  
de Doumé)

## Introduction

**Bamias** signifie, en langue Maka, **ils l'ont abandonné**, ou tout simplement **l'abandonné ; quelqu'un qu'on a lésé : un rejeté**. C'était un enfant qui n'avait connu ni père ni mère durant toute son existence. Une cirrhose de foi avait précipité la mort de Mbiet son papa, quelques semaines après que le vieillard eut le courage, une dernière fois, de plaire à son épouse. Martina, cinquième femme de Mbiet mit Bamias au monde, pendant qu'elle arborait encore l'habit du veuvage. Être veuve chez les Bantou, notons le, n'est pas une chose à prendre à la légère, à cause des contraintes liées à cette tradition qu'on tient des ancêtres. Ce double fardeau n'avait laissé d'autres choix à Martina que de souffrir.

Malgré la peine endurée par la veuve, Martina n'aura jamais la joie de porter son bébé ; elle rend l'âme des suites d'un accouchement difficile. Par conséquent, Bamias ne connaîtra jamais la chaleur parentale de sa vie. Son existence sera semblable à un pur cauchemar. Toutefois, le nouveau né doit

s'ingérer dans la société humaine. En sera-t-il capable ? Seul, non !

S'il est vrai que chaque enfant a automatiquement droit à des parents, la solution idoine, pour le cas de Bamias, serait de l'adopter. Makrita, unique sœur de Mbiet restée encore en vie, va accueillir le nouveau né, volontiers ou non ! À plus de trente ans d'âge, elle n'avait jamais connu les joies de la maternité ; ainsi, on lui avait tout simplement imposé la garde de l'enfant, en massant ses seins, en vue de provoquer la coulée du lait. C'était la procédure coutumière...

Toutefois, à vrai dire, Makrita pouvait tout devenir, sauf une maman ! Dans son comportement, elle n'avait rien de maternel, comme chez la plupart des filles qui naissent parmi tant de garçons. Ce manque de maternité va terriblement influencer l'existence de Bamias. Dès lors, l'enfant va accuser un retard de croissance qui entraînera son infirmité. Il deviendra boiteux : son pied gauche avait supporté le poids de son maigre corps pendant les quatre années qu'il a passées assis. Il s'asseyait incliné, par conséquent, sa colonne vertébrale a subi un traumatisme ; et, en définitive, Bamias sera victime de la lordose.

Quand il avait commencé à s'asseoir, sa « *maman* » l'abandonnait au village, dehors sous la véranda, pour vaquer à ses occupations champêtres. C'était la période des semailles : « *Je ne dois pas manquer au rendez-vous de la saison agricole à cause*

*d'un parvenu* », disait-elle à qui voulait l'entendre, pour justifier sa dureté de cœur vis-à-vis du petit.

Bamias est exposé, dès lors, aux charognards (des malfaiteurs) humains qui rôdent autour des petits enfants abandonnés seuls au village, pendant la journée. C'est dans cette optique que, papa Guguia (le tueur) se montre plutôt très hospitalier à l'égard du petit isolé. Sentant le calme autour de lui, tout le monde étant parti au champ, Bamias tirait ses fesses au sol, sans direction fixe, les larmes aux yeux, à la recherche d'un abri, de la chaleur humaine. Et la seule personne qui venait à sa rencontre, c'était le tueur.

Guguia n'avait pas seulement la nourriture pour donner à l'orphelin. Malgré son indigence visible, le vieillard possédait une énorme richesse. Sept décennies à l'avance, la dernière volonté de l'aïeul de Bamias consista à transmettre sa fortune à sa descendance ; Guguia (son ami) fut donc choisi comme entremetteur des deux générations.

Cette richesse viendra-t-elle mettre fin à la souffrance de Bamias ? La réponse à cette question est contenue dans le texte qui vous est proposé.

Ce livre, inspiré des coutumes ancestrales africaines en perdition, recherche à mettre en exergue les méandres de la sorcellerie ; cette réalité à laquelle on a toujours portée une opinion sceptique, mais qui, pourtant, a ses effets sur la société humaine au quotidien. Le personnage principal de cette œuvre est parenté à l'auteur (le petit frère du grand père

paternel de l'auteur). L'homme relate ici les faits réels des coutumes de sa famille, de sa contrée, de son ethnie et par extension, de l'Afrique tout entière.

Chacune de nos familles serait impliquée dans ces pratiques occultes, auxquelles beaucoup de membres ne sont malheureusement pas initiés. Aussi, l'auteur regrettera-t-il de n'avoir pas été initié, par ses pères, à la sorcellerie ; un domaine dans lequel ses aïeux avaient tellement excellé. *« Je voulais y être initié, pas pour verser dans le mal. Mais, je pense que, comme dans toute connaissance scientifique, l'homme a sa conscience libre ; le sorcier peut ou ne pas agir ; il peut opter faire du mal ou, plutôt, être au service du bien »*, pense-t-il. L'auteur relate aussi les derniers moments de vie de Bamias (son grand-père) qui était très enraciné dans les actions de la sorcellerie. Il dénonce aussi les liens de celui-ci avec les autres adeptes.

**Bamias, abandonné dès sa conception** est un roman qui nous lie directement aux réalités socioculturelles des villages d'Afrique. À travers les lignes qui vous sont proposées, amour et haine s'embrassent ; nature humaine et réalité fantastique se côtoient ; aventure et sérénité se rapprochent ; l'éventuel et le palpable font bon ménage. Le narrateur veut démontrer que le monde obscur est inexorablement lié à la nature humaine, chaque jour, en tout temps et en tout lieu.

NDJO NDJO Juste.

# 1

## Une naissance frappante

Ce matin-là, Martina, veuve de feu MBIET, s'était rendue au marigot, pour s'approvisionner en eau potable, avant de trouver le chemin de la plantation que lui avait laissée son mari. Martina voulait tremper le manioc pour faire du couscous, en guise de provision. Les jours étaient déjà comptés pour que vienne au monde « *celui-qui-ne-connaîtra-jamais-son-papa* » ; C'est comme ça que Martina appelait l'enfant qu'elle portait depuis plus de neuf mois.

À peine s'était-elle accroupie pour soulever son récipient qu'une douleur l'accabla dans ses entrailles. Elle dut s'asseoir sur le buisson qui servait à lessiver, afin de récupérer ses forces. Hélas ! Ce ne fut pas vraiment un soulagement pour Martina. Malgré sa position bien assise, la douleur reprit de plus belle. Un seul réflexe : il faut trouver du réconfort. Pourtant, Martina est seule dans ce bas-fond abrupt, dont les

marches d'escalier glissent à cause de la grande pluie qui s'était abattue dans la nuit.

Abandonnant son récipient, elle attaque la première marche avec détermination, faisant fief de la douleur qui s'accroissait.

C'est à l'entrée du village qu'elle commença franchement à gémir et à se tortiller. La piste du marigot aboutissait juste derrière la concession de son beau-frère Bakous ; Martina s'entendait très bien avec Lucia, la femme de Bakous. Étant sûre que Lucia n'était pas encore sortie de sa case depuis l'aube, Martina se mit à crier : « *Lucia ! Lucia, ma copine, sors vite. Je vais mourir... Lucia ! Lucia, s'il te plait, viens vite...* »

Encore condamnée dans son lit, comme elle ne quittait celui-ci qu'après six heures et demie, Bakous étant déjà parti très tôt cueillir son *Matango* (vin de palme naturel)-, Lucia reconnaît sans peine la voix de Martina. Elle se lève en sursaut, basculant les ustensiles à son passage : « *Qu'as-tu, ma copine ? Attends une minute, j'arrive* ». Lucia la trouve déjà agrippée à sa porte, incapable de se tenir debout, seule. Elle la prend et l'installe sur le lit en bambou, placé près du foyer de sa cuisine. Elle essaye de la calmer, en lui demandant de supporter la douleur, et en la rassurant que tout ira bien.

Martina était en travail. Pourtant, Lucia n'a jamais aidé une femme à accoucher. Aussi, n'a-t-elle jamais senti la douleur qui accable sa copine en ce



moment précis. Que faire ? Il faut à tout prix l'intervention d'une personne qui s'y connaît. Toute la contrée connaît une seule accoucheuse traditionnelle – ce que les belges appellent sage-femme : Maman Mbiélé. Il faut rapidement faire venir Mbiélé. Un enfant du camp est envoyé l'appeler. Celui-ci revient aussitôt portant une triste nouvelle. « *Maman Mbiélé n'est pas là, elle a dormi en brousse à la pêche...* ».

En effet, chaque jour, pendant le temps des crues comme à la sécheresse, Mbiélé se rend à la rivière *Doumé* pour la pêche de nuit ; elle ne rentre qu'en matinée. Cependant, il est environ huit heures, elle n'est toujours pas de retour ! Pourquoi cela coïncide-t-il avec le jour où Martina doit donner naissance à son tout premier né ? Peut-être que la pêche n'a pas été fructueuse cette nuit ! Si tel est le cas, Mbiélé aurait du mal à rentrer bredouille au village.

La pêche était la principale activité génératrice des revenus de maman Mbiélé. Attraper les êtres aquatiques l'aidait à alimenter l'immense famille qu'elle avait créée ici, depuis pratiquement quarante cinq ans de mariage. Ses douze enfants se nourrissaient non seulement des poissons qu'elle pêchait, mais aussi des animaux chassés par *Chuyé* (en maka : le chasseur) leur père. Chuyé et Martina n'étaient pas très aptes à la pratique agricole. Comme l'homme vivait de sa lance, de son arc, de ses pièges et surtout de ses chiens de chasse, la femme, quant à elle,

nourrissait la maisonnée de sa nasse. C'étaient les meilleurs chasseurs de la contrée.

Que faire sans la présence de Mbiélé qu'on avait déjà cherchée plusieurs fois de suite ? Lucia était assistée maintenant de trois autres dames ; ses *coépouses*, c'est-à-dire les femmes de ses beaux-frères, comme on les appelle ici chez les Maka.

Martina lança encore un cri de détresse, beaucoup plus vibrant. Couchée sur le dos, elle s'était tortillée davantage. Et, on pouvait remarquer qu'elle avait plus écarté les jambes. Lucia s'était précipitée pour jeter un coup d'œil. Soudain, elle s'exclama :

– *Un pied est dehors, mes sœurs ! Faisons quelque chose pour sauver le petit.*

– *Aidez-moi, je vous en prie. Libérez-moi de cette douleur atroce*, lança la femme en travail.

En amatrices, et tant bien que mal, les femmes se mirent en commun et délivrèrent l'enfant. Le petit pleura, ce qui réjouit l'assemblée. Cependant, le plus dur restait à faire ; c'est de prendre soin et de l'enfant et de la maman. On couvrit l'enfant, après l'avoir soigneusement nettoyé. Le plus dur, c'est de pouvoir sauver la vie de la maman.

Bien sûr qu'une femme saigne pendant l'accouchement. D'abord, c'est le liquide amniotique qui se déverse, ensuite, une petite quantité de sang se répand, provenant des contractions... subies par la femme. Curieusement, Martina saigne depuis qu'elle est entrée chez Lucia, du sang vif. Les femmes,